

très facile tant vous m'inspirez de sympathie. Ainsi, vous voici à Londres pour quelque temps, tant mieux !

Minia la remercia, tout à fait rassurée.

—Mais, ma belle, reprit la duchesse, je ne puis en vérité vous présenter à mes amis comme *ma tante*, ce serait d'un comique achevé. Voyons, parlons sérieusement ; dites-moi un peu ce que vous désirez, parlez-moi de vous.

La nouvelle arrivée raconta sa vie entre deux aimables vieillards, dont l'un l'avait épousée pour la retenir près d'eux ; ses études, ses plaisirs, ses goûts ; tout, excepté ses aventures de théâtre, bien entendu. Elle dépeignit son beau palais, devenu si triste depuis la mort de ceux qui l'avaient aimée.

—Vous avez cent fois bien fait de venir me trouver. Maintenant, nous nous connaissons, n'est-ce pas ? nous ferons d'abord un chassé-croisé : je vous appellerai *ma nièce* et vous me direz : *ma tante*...

Minia ne demandait pas mieux et lui exprima sa reconnaissance.

—Je vous avoue, reprit la vieille dame, que vous avez fait ma conquête et que c'est moi qui dois vous savoir gré d'être venue ici. Vous allez apporter la gaieté dans une existence un peu attristée par les continuelles absences de mon fils. J'aurais désiré vous présenter le duc de Whitefield, mais il n'est pas en Angleterre.

Depuis que Minia était entrée chez la duchesse, elle était sous une impression de peur mêlée de joie à l'idée que le duc pouvait paraître tout à coup.

Elle ressentit plus de calme, tout en soupirant.

—Au retour de William, nous serons déjà de vieilles amies. Vous l'appellerai mon cousin, s'il vous plaît, afin que la glace soit de suite rompue entre vous... Je suis sûre qu'il sera enchanté d'avoir une si gracieuse cousine.

—Que je vous aimerai ! dit Minia en embrassant la duchesse. Oh ! comme je vais vous aimer !

—Vous êtes la plus aimable créature qui soit au monde, répliqua sa nouvelle tante. En vous voyant si simple, si naturelle, c'est moi qui vais me mettre à vous adorer... Aussi, ma belle petite, vous allez avoir pitié d'une solitaire et prendre gîte chez moi. D'ailleurs, il n'est pas convenable qu'une aussi jeune femme soit seule dans un hôtel, même avec de vieux serviteurs. Nous allons faire prévenir vos gens. Je vous avertis qu'un refus nous brouillerait.

Le refus n'était pas à craindre, la proposition comblait de joie Minia. Elle n'aurait jamais osé espérer que William la trouverait chez lui sous la protection de sa mère. Et comme elle s'écriait :

—Ah ! milady, je suis ravie !

—Habituez-vous à me dire : *ma tante*, répliqua la duchesse, qui sonna et donna des ordres.

A ce moment, un homme de soixante ans environ, de haute taille, de mise soignée, l'air très distingué, entra avec aisance et sans être annoncé.

—Venez, cher comte, que je vous présente à ma nièce, lady Stève.—Puis, celle qui parlait, se tournant vers Minia : —Le comte de Bocé, mon vieil ami.

—Ami, certainement, vieux, c'est malheureusement vrai aussi, dit le comte en saluant profondément l'étrangère, à qui il adressa un compliment bien tourné.

—Ma belle enfant, dit la vieille dame, à son langage vous devinez que le comte est Français. Depuis tant d'années qu'il habite l'Angleterre, il n'a rien perdu de la galanterie de son pays, s'il est très flatteur, il oublie parfois d'être charitable... J'espère qu'il vous taquinera... Ce sera bon signe, car ses préférences se manifestent par un redoublement de malignité.

—N'en croyez rien, milady, ce portrait est absolument défiguré ; personne n'est plus soumis à la beauté unie à la grâce, c'est vous dire que vous êtes sûre de votre empire sur un gentilhomme aussi cruellement calomnié. Peu charitable, moi !... Ah ! duchesse, si je ris parfois des prétentions ridicules, des petites méchancetés déguisées, c'est pour vous amuser... Je vous prie donc de faire mon éloge à votre jeune parente, afin de la mieux disposer en ma faveur.

—C'est déjà fait, monsieur le comte, dit Minia en souriant d'un air si doux qu'elle se fit un ami de celui qui l'écoutait.

La manière dont elle avait prononcé *monsieur le comte*, fit que celui-ci lui demanda si elle parlait français.

Elle répondit affirmativement.

—Alors, ma chère belle, s'écria la vieille dame, M. de Bocé est conquis. Il déteste l'anglais, peut-être bien parce qu'il le parle mal ?

—Vous êtes bien attaqué, monsieur, reprit gaiement Minia ; malgré la confiance absolue que m'inspire *ma tante*, je suis tentée de vous défendre.

—Et vous aurez bien raison, dit la duchesse, car au fond il est excellent.

La conversation ainsi commencée se continua avec gaieté.

—J'admire votre courage, milady, d'avoir quitté votre pays pour respirer les brouillards de la Tamise, reprit M. de Bocé ; prenez garde, ils vous ôteront ce rire charmant qui va aider la bonne duchesse à me guérir du spleen ; sans elle, j'en serais mort depuis longtemps.

—Pourquoi n'avez-vous pas repassé la Manche ?

—A cause de l'affection que j'ai pour vous. Je suis homme d'habitudes ; mon hôtel me plaît. J'ai de bons chevaux ici ; puis me déplacer me dérange ; enfin, je reste. Mais je suis sûr que lady Stève va bientôt regretter son ciel bleu. Ah ! le beau pays que l'Italie ! continua M. de Bocé ; j'étais l'an dernier à Milan...

—Avec mon fils, que vous auriez dû ramener, interrompit la duchesse.

—Ce n'est pas ma faute s'il est resté... et s'il est loin d'ici... Vous parle-t-il de son retour ?

—Non.

Et la mère soupira.

—Quel fou ! murmura le comte.

Le cœur de Minia battait... Pourquoi le comte l'appelait-il un fou, et pourquoi la tristesse s'était-elle répandue sur le visage de la duchesse ?

On annonça le dîner. M. de Bocé offrit le bras à la maîtresse de la maison, qui prit en même temps celui de sa jeune parente.

La soirée acheva le succès de celle-ci. Elle se sentit parfaitement à l'aise entre deux personnes d'esprit qui lui témoignaient tant de bienveillance.

Dès le lendemain, la duchesse montait en voiture pour présenter lady Stève au monde le plus aristocratique de Londres.

Les visites prirent un assez grand nombre de journées. Le soir, M. de Bocé s'amusait des réponses de Minia, qu'il questionnait sur les personnes qu'elle avait vues ; il en faisait ensuite des portraits très ressemblants. Lui et la duchesse étaient de plus en plus charmés de la jeune femme : elle avait apporté le mouvement et la vie, sauvée de l'ennui la vieille dame qui disait :

—Cette petite est non seulement très spirituelle, mais elle sait écouter. Puis, quel beau visage ! quelle jolie tournure !